



LES CONFESSIONS d'un **assassin financier**

John Perkins



LES CONFESSIONS
d'un
assassin financier

Revélations sur la manipulation
des économies du monde par les États-Unis

*al*TERRE

Titre original anglais
Confessions of an economic hit man

© 2004 par John Perkins.
publié par Berrett-Koehler Publishers, Inc.
235 Montgomery Street, suite 650, San Francisco, CA 94104-2916
Tél. : (415) 288-0260 Fax. : (415) 362-2512
www.bkconnection.com

*al*TERRE

1209, av. Bernard O., bureau 110, Outremont, Qc
Canada H2V 1V7
Tél. : (514) 276-2949,
Fax. : (514) 276-4121
Courrier électronique : info@al-terre.net
www.al-terre.net

Tous droits réservés
© 2005 Ariane Éditions Inc.

Traduction : Louis Royer

Révision linguistique : Michelle Bachand
Graphisme : Carl Lemyre
Photo page couverture : Hartmut Schwarzbach/Alpha presse
Mise en page : Kessé Soumahoro

Première impression : août 2005

ISBN : 2-89626-001-3
Dépôt légal : 3^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de Paris

Diffusion

Canada : ADA Diffusion—(450) 929-0296
www.ada-inc.com
France, Belgique : D.G. Diffusion—05.61.000.999
www.dgdifffusion.com
Suisse : Transat—23.42.77.40

Imprimé au Canada

*À ma mère et à mon père,
Ruth Moody et Jason Perkins,
qui m'ont appris à vivre et à aimer,
et m'ont inculqué le courage, qui m'a permis d'écrire ce livre.*

Table des matières

Préface xi
Prologue	xix
PREMIÈRE PARTIE : 1963–1971	1
1 La naissance d'un assassin financier	3
2 « C'est pour la vie »	13
3 Première mission : l'Indonésie	22
4 Sauver un pays du communisme	26
5 J'ai vendu mon âme	31
DEUXIÈME PARTIE : 1971–1975	39
6 Mon rôle d'inquisiteur	41
7 La civilisation en jugement	46
8 Une vision différente de Jésus	52
9 Une occasion unique.	57
10 L'héroïque président du Panama	64
11 Des pirates dans la zone du canal	70
12 Des soldats et des prostituées.	74
13 Une bonne conversation avec le général	79
14 Le début d'une sombre période économique	86
15 L'affaire du blanchiment d'argent saoudien.	91
16 Du proxénétisme au financement d'Oussama Ben Laden.	105

TROISIÈME PARTIE : 1975–1981	113
17 À Panama avec Graham Greene	115
18 Le roi des rois iranien.	123
19 Les confessions d'un homme torturé	128
20 La chute d'un roi	133
21 La Colombie, clé de voûte de l'Amérique latine	137
22 La république américaine versus l'empire global	142
23 Un curriculum vitæ trompeur	150
24 Le président de l'Équateur contre les grosses pétrolières . . .	160
25 Ma démission	165
QUATRIÈME PARTIE : 1981–2005	171
26 La mort violente du président de l'Équateur	173
27 La mort violente du président du Panama	179
28 Mon entreprise d'énergies de substitution	183
29 J'ai accepté un pot-de-vin	189
30 L'invasion du Panama par les États-Unis	196
31 L'échec des assassins financiers en Irak.	206
32 Les conséquences du 11 septembre 2001 sur ma propre vie .	214
33 Le Venezuela sauvé par Saddam	223
34 L'Équateur revisité	231
35 Au-delà des apparences	241
Épilogue	253
Chronologie personnelle de John Perkins.	259
Notes.	263
L'auteur	277

Préface

Les assassins financiers sont des professionnels grassement payés qui escroquent des milliards de dollars à divers pays du globe. Ils dirigent l'argent de la Banque mondiale, de l'Agence américaine du développement international (U.S. Agency for International Development — USAID) et d'autres organisations « humanitaires » vers les coffres de grandes compagnies et vers les poches de quelques familles richissimes qui contrôlent les ressources naturelles de la planète. Leurs armes principales : les rapports financiers frauduleux, les élections truquées, les pots-de-vin, l'extorsion, le sexe et le meurtre. Ils jouent un jeu vieux comme le monde, mais qui a atteint des proportions terrifiantes en cette époque de mondialisation.

Je sais très bien de quoi je parle... car j'ai été moi-même un assassin financier.

J'ai écrit ces quelques lignes en 1982, au début d'un manuscrit qui avait pour titre provisoire *La conscience d'un assassin financier*. Cet ouvrage était dédié à deux hommes d'État qui avaient été mes clients, que je respectais et pour qui j'avais énormément d'estime : Jaime Roldós, président de l'Équateur, et Omar Torrijos, président du Panama. Tous deux venaient de périr dans des écrasements d'avion qui n'avaient rien d'accidentel. Ils furent assassinés parce qu'ils s'opposaient à la coalition formée par de grandes compagnies, le gouvernement américain et des banquiers, dans le but d'établir un empire global. Nous, les assassins financiers, n'avions pas réussi à obtenir la collaboration de Roldós et de Torrijos, et les tueurs à gages de la CIA, qui nous suivaient toujours de près, sont donc intervenus.

On a toutefois réussi à me convaincre de renoncer à écrire ce livre. Je l'ai recommencé quatre fois dans les vingt années qui ont suivi. Chaque fois, ma décision fut suscitée par un événement important : l'invasion du Panama par les États-Unis en 1989, la première guerre du Golfe, l'intervention militaire américaine en Somalie et la montée d'Oussama ben Laden. Cependant, des menaces ou des pots-de-vin m'ont toujours fait abandonner mon projet.

En 2003, le directeur d'une grande maison d'édition, filiale d'une puissante société multinationale, a lu mon manuscrit, désormais titré *Les confessions d'un assassin financier*. Après m'avoir dit qu'il s'agissait là d'une «histoire captivante» qu'il fallait absolument raconter, il me sourit tristement en déclarant qu'il ne pouvait se permettre de se risquer à la publier, car les grands patrons s'y opposeraient sûrement. Il me conseilla de la romancer. «Nous pourrions la mettre en marché dans le même créneau que les œuvres de John Le Carré ou de Graham Greene.»

Mais il se trouve que ce n'est pas de la fiction ! C'est plutôt la véritable histoire de ma vie. Un éditeur plus courageux, dont la maison n'est pas la propriété d'une multinationale, a bien voulu m'aider à la rendre publique.

Cette histoire doit vraiment être racontée. Le monde traverse actuellement une crise terrible, qui nous offre cependant une occasion extraordinaire. Cette histoire d'un assassin financier explique pourquoi nous en sommes arrivés au point où nous sommes maintenant et pourquoi nous faisons face constamment à des crises qui nous semblent insurmontables. Oui, cette histoire doit être racontée, pour les raisons suivantes : c'est uniquement en comprenant nos erreurs passées que nous pourrions tirer avantage des occasions futures ; il y a eu les événements du 11 septembre 2001, ainsi que la deuxième guerre d'Irak ; en plus des trois mille personnes qui sont mortes le 11 septembre 2001 dans des attentats terroristes, vingt-quatre mille autres sont mortes de faim ou de causes associées. En fait, vingt-quatre mille personnes meurent chaque jour parce qu'elles n'ont pu obtenir la nourriture nécessaire à leur subsistance¹. Surtout, cette histoire doit être racontée parce que, pour la première fois de l'histoire, une nation possède la capacité, les moyens financiers et le

pouvoir nécessaires pour y changer quelque chose. Cette nation est celle où je suis né et que j'ai servie en tant qu'assassin financier : les États-Unis d'Amérique.

Qu'est-ce qui m'a donc finalement convaincu d'ignorer les menaces et d'écarter les pots-de-vin ?

J'ai deux réponses à cela. La première est brève : ma fille unique, Jessica, a terminé ses études et est devenue autonome. Quand je lui ai annoncé que j'allais publier ce livre et que je lui ai fait part de mes craintes, elle m'a dit : «Papa, ne t'inquiète pas. S'ils t'attrapent, je prendrai la relève. Nous nous devons d'accomplir cela pour les petits-enfants que j'espère te donner un jour !»

Ma deuxième réponse, plus longue, est liée à mon dévouement au pays où j'ai grandi, à mon amour des idéaux énoncés par les pères fondateurs, à mon profond engagement envers cette république américaine qui promet aujourd'hui «la vie, la liberté et la poursuite du bonheur» pour tous et partout, et à ma décision, après le 11 septembre 2001, de ne plus demeurer passif tandis que les assassins financiers transforment ladite république en un empire global. C'est là l'essentiel de cette deuxième réponse, dont les détails seront livrés dans les chapitres qui suivent.

C'est donc une histoire vraie, dont j'ai vécu chaque instant. Les lieux, les gens, les conversations et les sentiments que j'y décris ont tous fait partie de ma vie. C'est mon histoire personnelle, et pourtant elle s'est déroulée dans le contexte plus large d'événements historiques qui ont mené à la situation actuelle et qui constituent les fondements de l'avenir de nos enfants. Je me suis efforcé de présenter ces expériences, ces gens et ces conversations avec le plus d'exactitude possible. Chaque fois que j'évoque un événement historique ou que je reconstitue une conversation, je m'aide de plusieurs outils : des documents publiés, mes notes et registres personnels, des souvenirs—les miens et ceux des autres personnes impliquées—, mes cinq manuscrits précédents, et les ouvrages d'autres auteurs, particulièrement de récentes publications divulguant des informations jusque-là secrètes ou non disponibles. Les références sont fournies dans les notes en fin de volume, à l'intention des lecteurs qui désireaient étudier le sujet en profondeur. Dans certains cas, j'ai condensé

en une seule conversation plusieurs échanges que j'ai eus avec la même personne, afin de faciliter le déroulement du récit.

Mon éditeur m'a demandé si nous nous appelions réellement des « assassins financiers » entre nous. Je l'ai assuré que oui, même si nous n'utilisions couramment que les initiales « EHM ». [En anglais : *Economic Hit Men*. (N.d.T.)] En fait, le jour de 1971 où j'ai commencé à travailler avec mon entraîneuse, Claudine, elle m'informa que sa tâche était de faire de moi un assassin financier et que personne ne devait être mis au courant de mon engagement, pas même mon épouse. Très sérieusement, elle me dit : « Quand on s'embarque là-dedans, c'est pour la vie. »

Le rôle de Claudine constitue un exemple fascinant de la manipulation régnant dans le secteur où je venais d'entrer. C'était une femme belle et intelligente, hautement efficace, qui sut percevoir mes faiblesses et les utiliser à son avantage. La façon dont elle exécutait sa tâche témoigne de la subtilité des gens qui dirigent ce système.

Claudine n'y est pas allée par quatre chemins lorsqu'elle m'a décrit la nature de mon travail. Je devrais, dit-elle, « encourager les dirigeants de divers pays à s'intégrer à un vaste réseau promouvant les intérêts commerciaux des États-Unis. Au bout du compte, poursuivie, ces dirigeants se retrouvent criblés de dettes, ce qui assure leur loyauté. Nous pouvons alors faire appel à eux n'importe quand pour nos besoins politiques, économiques ou militaires. De leur côté, ils consolident leur position politique en créant pour leur peuple des zones industrielles, des centrales électriques et des aéroports. Les propriétaires des compagnies américaines d'ingénierie et de construction s'enrichissent ainsi fabuleusement. »

Nous voyons aujourd'hui les résultats de ce système qui a dérapé. Nos compagnies les plus respectables paient des salaires de famine à des gens qu'elles font suer dans des conditions inhumaines dans des ateliers clandestins d'Asie. Les sociétés pétrolières déversent sans justification des toxines dans les fleuves des forêts tropicales, tuant consciemment des gens, des animaux et des plantes, commettant le génocide d'anciennes cultures. L'industrie pharmaceutique refuse à des millions d'Africains infectés par le V.I.H. des médicaments qui pourraient leur sauver la vie. Aux États-Unis même, douze millions de

familles ne mangent pas à leur faim². L'industrie énergétique crée des Enron et l'industrie comptable crée des Andersen. Le ratio du revenu moyen du cinquième de la population des pays les plus riches à celui du cinquième de la population des pays les plus pauvres est passé de 30/1 en 1960 à 74/1 en 1995³. Les États-Unis ont dépensé plus de 87 milliards de dollars pour la guerre d'Irak alors que les Nations unies estiment que nous pourrions, avec la moitié de ce montant, fournir de l'eau potable, une nourriture équilibrée, des services sanitaires et une instruction élémentaire à chaque habitant de la planète⁴.

Et nous nous demandons pourquoi des terroristes nous attaquent !

Certains attribuent nos problèmes actuels à une vaste conspiration. Si seulement c'était aussi simple ! On peut dénicher les membres d'une conspiration et les traduire en justice. Ce système s'alimente malheureusement à quelque chose de plus dangereux qu'une conspiration. Il n'est pas guidé par un petit groupe d'hommes, mais par un concept devenu parole d'évangile : l'idée que toute croissance économique est bénéfique à l'humanité et que plus cette croissance est grande, plus les bienfaits en sont répandus. Cette croyance possède aussi un corollaire : ceux qui entretiennent le feu de la croissance économique doivent être félicités et récompensés, tandis que ceux qui vivent en marge sont disponibles pour l'exploitation.

Cette idée est évidemment erronée. Nous savons que, dans plusieurs pays, la croissance économique ne profite qu'à une petite partie de la population et a même pour résultat une aggravation de la situation de la majorité. Cet effet est renforcé par la croyance dérivée que les capitaines d'industrie qui dirigent ce système doivent jouir d'un statut particulier, une croyance qui se trouve à la source de plusieurs de nos problèmes actuels et qui explique peut-être aussi pourquoi abondent les thèses de conspiration. Quand des hommes et des femmes se voient récompensés pour leur cupidité, celle-ci devient facilement un encouragement à la corruption. Quand la consommation vorace des ressources de la planète est associée à un statut proche de la sainteté, que nous enseignons à nos enfants à imiter des gens qui mènent une vie déséquilibrée et que nous considérons comme normal que de

larges secteurs de la population soient asservis à une élite minoritaire, nous ne pouvons que nous attirer des ennuis.

Dans leur quête d'un empire mondial, les multinationales, les banques et les gouvernements (dénommés collectivement « corporatocratie ») utilisent leur pouvoir financier et politique pour s'assurer que nos écoles, nos entreprises et nos médias soutiennent leur idée fallacieuse et son corollaire. Ils nous ont conduits au point où notre culture globale est devenue une machine monstrueuse qui requiert sans cesse davantage de carburant et d'entretien, tant et si bien qu'elle finira par consumer tout ce qui existe et qu'elle devra ensuite se dévorer elle-même.

La corporatocratie n'est pas une conspiration, mais ses membres partagent réellement les mêmes valeurs et les mêmes buts. L'une des fonctions les plus importantes de cette coalition est de perpétuer, d'étendre sans cesse et de renforcer le système. La vie de ceux qui ont « réussi », ainsi que tout leur attirail—leurs maisons, leurs yachts et leurs jets personnels—, nous est présentée comme un modèle nous incitant à consommer sans interruption. On ne manque pas une occasion de nous convaincre qu'acheter des biens est un devoir civique, que le pillage de la planète est bon pour l'économie et qu'il sert donc nos intérêts. Des gens reçoivent un salaire scandaleux pour servir le système. S'ils échouent, des hommes de main moins gentils, les chacals, entrent en scène. S'ils échouent également, les militaires prennent le relais.

Ce livre est la confession d'un homme qui, lorsqu'il était un assassin financier, faisait partie d'un groupe relativement restreint. Ceux qui jouent un tel rôle maintenant sont plus nombreux. Ils portent des titres plus euphémiques et ils hantent les corridors de Monsanto, General Electric, Nike, General Motors, Wal-Mart et presque toutes les autres grandes compagnies du globe. En un sens, *Les confessions d'un assassin financier* racontent leur histoire tout autant que la mienne.

Il s'agit également de votre propre histoire, celle de votre monde et du mien, celle du premier véritable empire global de l'histoire humaine. Celle-ci nous enseigne d'ailleurs que les empires ne durent jamais, qu'ils échouent toujours lamentablement, et il en sera donc de même pour celui-là. Il prendra fin assurément par une tragédie si

nous ne changeons pas le cours actuel des choses. Dans leur quête d'une plus grande domination, les empires détruisent plusieurs cultures, puis ils s'écroulent eux-mêmes. Aucun pays ni aucune coalition de nations ne peut prospérer à long terme en exploitant les autres.

J'ai écrit ce livre afin que nous puissions en prendre conscience et réorienter notre histoire. Je suis convaincu que, lorsqu'un assez grand nombre d'entre nous se seront rendu compte que nous sommes exploités par une machine économique générant un appétit insatiable pour les ressources de la planète et résultant en des systèmes qui favorisent l'esclavage, nous ne le tolérerons plus. Nous réexaminerons notre rôle dans un monde où quelques-uns nagent dans l'opulence tandis que la majorité se noie dans la pauvreté, la pollution et la violence. Nous mettrons le cap sur la compassion, la démocratie et la justice sociale pour tous.

L'admission d'un problème est la première étape de sa solution. La confession d'un péché est le début de la rédemption. Que ce livre soit donc le commencement de notre salut. Qu'il nous inspire un plus grand dévouement et nous incite à réaliser notre rêve de vivre dans des sociétés honorables et équilibrées.

Ce livre n'aurait pu être écrit sans les nombreuses personnes que j'ai côtoyées et dont il est question dans les pages qui suivent. Je leur suis reconnaissant des expériences partagées avec elles et pour les leçons que j'ai apprises à leur contact.

En outre, je désire remercier toutes les personnes qui m'ont encouragé à prendre le risque de raconter mon histoire : Stephan Rechtschaffen, Bill et Lynne Twist, Ann Kemp, Art Roffey, tous les gens qui ont participé aux voyages et aux ateliers de Dream Change, particulièrement mes coanimateurs, Eve Bruce, Lyn Roberts-Herrick et Mary Tendall, ainsi que ma merveilleuse épouse et partenaire depuis vingt-cinq ans, Winifred, et notre fille Jessica.

Je suis reconnaissant aux nombreux hommes et femmes qui m'ont fourni des informations et des observations personnelles sur les banques et les compagnies multinationales, ainsi que des renseignements politiques confidentiels sur divers pays. Je remercie particulièrement Michael Ben-Eli, Sabrina Bologni, Juan Gabriel Carrasco, Jamie Grant, Paul Shaw et quelques autres qui désirent garder l'anonymat.

Lorsque mon manuscrit fut terminé, le fondateur des éditions Berrett-Koehler, Steven Piersanti, non seulement a eu le courage de l'accepter, mais il m'a également aidé à l'améliorer considérablement. Je le remercie donc vivement, tout comme je remercie Richard Perle, qui nous a présentés l'un à l'autre, et aussi Nova Brown, Randi Fiat, Allen Jones, Chris Lee, Jennifer Liss, Laurie Pellouchoud et Jenny Williams, qui ont lu et critiqué le manuscrit ; David Corten, qui, en plus de le lire et de le critiquer, m'a fait faire plusieurs acrobaties pour me conformer à ses très hautes normes d'excellence ; Paul Fedorko, mon agent ; Valerie Brewster, qui a conçu la maquette du livre ; et Todd Manza, mon réviseur, un véritable génie des mots et un philosophe extraordinaire.

J'exprime aussi toute ma gratitude à Jeevan Sivasubramanian, rédacteur en chef de Berrett-Koehler, et à Ken Lupoff, Rick Wilson, María Jesús Aguiló, Pat Anderson, Marina Cook, Michael Crowley, Robin Donovan, Kristen Frantz, Tiffany Lee, Catherine Lengronne et Dianne Platner, membres du personnel, qui reconnaissent le besoin d'éveiller les consciences et qui travaillent inlassablement à l'amélioration de ce monde.

Je dois enfin remercier tous ces hommes et toutes ces femmes qui ont travaillé avec moi à MAIN et qui ne savaient pas qu'ils aidaient un assassin financier à créer l'empire global ; je remercie particulièrement ceux qui ont travaillé pour moi et avec qui j'ai voyagé en des pays lointains, où nous avons partagé d'heureux moments. Je remercie également Ehud Sperling et son personnel à Inner Traditions International, éditeur de mes ouvrages précédents, portant sur les cultures et le shamanisme indigènes ; ce sont ces bons amis qui m'ont initié à ma carrière d'auteur.

Je serai éternellement reconnaissant aux hommes et aux femmes qui m'ont accueilli chez eux dans la jungle, dans le désert ou dans les montagnes, dans les cabanes de carton plantées le long des canaux de Jakarta, ou dans les taudis d'innombrables villes du monde, partageant leurs repas et leur vie avec moi. Ils ont été ma plus grande source d'inspiration.

John Perkins
Août 2004

Prologue

Quito, la capitale de l'Équateur, s'étend dans une haute vallée volcanique des Andes, à une altitude de deux mille sept cents mètres. Les habitants de cette ville, qui fut fondée bien avant l'arrivée de Colomb en Amérique, sont habitués à voir de la neige sur les pics environnants, bien qu'ils vivent à quelques kilomètres à peine de l'équateur.

La ville de Shell, un avant-poste frontière et une base militaire créée en pleine jungle amazonienne par la compagnie pétrolière dont elle porte le nom, se trouve à deux mille quatre cents mètres plus bas que Quito. C'est une ville très animée, habitée surtout par des soldats, des travailleurs pétroliers et des indigènes des tribus de Shuar et de Kichwa, qui y travaillent comme ouvriers ou prostituées.

Pour passer d'une ville à l'autre, on doit voyager sur une route sinueuse et dangereuse. Les gens du lieu disent que ce voyage nous fait voir quatre saisons en une journée.

Bien que j'aie effectué ce trajet plusieurs fois, je ne me lasse jamais de ce paysage spectaculaire. D'un côté s'élèvent des falaises abruptes, ponctuées de cascades et de broméliacées éclatantes. De l'autre, la terre s'abaisse brusquement en un abîme au fond duquel le fleuve Pastaza, l'un des affluents de l'Amazone, descend vers la mer en serpentant à travers les Andes. Le Pastaza transporte jusqu'à l'océan Atlantique, à cinq mille kilomètres de là, l'eau des glaciers du Cotopaxi, qui est l'un des plus hauts volcans actifs du globe et qui était un dieu des Incas.

En 2003, j'ai quitté Quito dans une Subaru Outback, à destination de Shell, pour accomplir une mission très différente de toutes celles que j'avais acceptées jusque-là. J'espérais mettre fin à une guerre que j'ai contribué à déclencher. Comme bien des choses dont les assassins

financiers sont responsables, cette guerre est pratiquement ignorée en dehors du pays où elle a lieu. Je m'en allais rencontrer les Achuars, les Zeparos et les Shiwiars, des tribus déterminées à empêcher nos compagnies pétrolières de détruire leurs maisons, leurs familles et leurs terres, au prix de leur vie s'il le faut. Pour eux, c'est la survie de leurs enfants et de leur culture qui est l'enjeu de cette guerre, tandis que pour nous c'est le pouvoir, l'argent et les ressources naturelles. Elle fait partie de la lutte pour la domination mondiale et la réalisation du rêve d'empire global de quelques hommes cupides¹.

C'est ce que les assassins financiers font le mieux : construire un empire global. Ils constituent un groupe d'élite d'hommes et de femmes qui utilisent les organisations financières internationales pour créer les conditions permettant d'assujettir d'autres nations à la corporatocratie formée par nos plus grandes compagnies, notre gouvernement et nos banques. Comme leurs homologues de la Mafia, les assassins financiers accordent des faveurs. Lesquelles ? Des prêts pour développer les infrastructures : centrales électriques, autoroutes, ports, aéroports ou zones industrielles. Ces prêts sont octroyés à la condition suivante : ce sont des compagnies d'ingénierie et de construction américaines qui doivent réaliser tous ces projets. On peut donc dire qu'en réalité l'argent ne quitte jamais les États-Unis, mais qu'il est simplement transféré des banques de Washington aux compagnies d'ingénierie de New York, Houston ou San Francisco.

Bien que l'argent retourne presque immédiatement aux compagnies membres de la corporatocratie (le créancier), le pays récipiendaire doit tout rembourser, capital et intérêts. Si l'assassin financier a bien travaillé, les prêts sont si élevés que le débiteur faillit à ses engagements au bout de quelques années. Alors, tout comme la Mafia, nous réclamons notre dû, sous l'une ou l'autre des formes suivantes : le contrôle des votes aux Nations unies, l'installation de bases militaires ou l'accès à de précieuses ressources comme le pétrole ou le canal de Panama. Évidemment, le débiteur nous doit encore l'argent... et voilà donc un autre pays qui s'ajoute à notre empire global.

Alors que je faisais route vers Shell en cette belle journée ensoleillée de 2003, je repensais à ma première venue dans cette partie du monde, trente-cinq ans auparavant. J'avais lu quelque part que

l'Équateur, bien que sa superficie ne soit guère plus grande que celle du Nevada, comptait plus de trente volcans actifs, plus de quinze pour cent de toutes les espèces d'oiseaux du globe ainsi que des milliers de plantes non encore répertoriées, et qu'il comportait diverses cultures où il y avait presque autant de gens parlant une ancienne langue indigène qu'il y a d'hispanophones. Je trouvais cela fascinant ; toutefois, les mots qui me venaient alors le plus souvent à l'esprit étaient les suivants : *pur, intact, innocent*.

Beaucoup de choses ont changé en trente-cinq ans.

À l'époque de ma première visite, en 1968, Texaco venait tout juste de découvrir du pétrole dans la région amazonienne de l'Équateur. Aujourd'hui, le pétrole constitue près de la moitié des exportations du pays. Un pipeline transandin qui fut construit peu de temps après mon premier séjour a acheminé depuis lors plus d'un demi-million de barils de pétrole dans la fragile forêt tropicale humide, soit plus de deux fois la quantité déversée par l'*Exxon Valdez*². Aujourd'hui, un nouveau pipeline de près de cinq cents kilomètres, construit au coût de 1,3 milliard de dollars par un consortium créé par des assassins financiers, fera bientôt de l'Équateur l'un des dix principaux fournisseurs de pétrole des États-Unis³. De grands secteurs de la forêt ont été détruits, les aras et les jaguars ont disparu, trois cultures indigènes équatoriales ont été sérieusement mises en danger et de magnifiques rivières sont devenues des égouts sordides.

Pendant cette même période, les indigènes ont commencé à riposter. Par exemple, le 7 mai 2003, un groupe d'avocats américains représentant plus de trente mille indigènes équatoriens a intenté une action en justice de un million de dollars contre ChevronTexaco. Selon les plaignants, le géant pétrolier, entre 1971 et 1992, a déversé quotidiennement, dans des trous béants et des rivières, plus de quatre millions de gallons d'eaux usées, contaminées par le pétrole, par des métaux lourds et par des produits carcinogènes, et la compagnie a laissé à l'air libre près de trois cent cinquante fosses à déchets qui continuent de semer la mort chez les humains et les animaux⁴.

Par la fenêtre de mon Outback, je voyais de grosses nappes de brouillard passer lentement de la forêt aux canyons du Pastaza. J'avais la chemise trempée de sueur et l'estomac retourné, mais ce n'était

pas seulement à cause de l'intense chaleur tropicale et des sinuosités de la route. Le rôle que j'avais joué dans la destruction de ce beau pays n'en finissait pas de me torturer. À cause de moi et de mes collègues assassins financiers, l'Équateur est en bien plus mauvais état qu'avant que nous lui ayons apporté les miracles de l'économie moderne, des banques et de l'ingénierie. Depuis 1970, durant cette période nommée par euphémisme le boom pétrolier, le niveau de pauvreté officiel est passé de 50% à 70%, le sous-emploi ou le chômage, de 15% à 70%, et la dette publique, de 240 millions de dollars à 16 milliards. Entre-temps, la part des ressources nationales allouée aux segments les plus pauvres de la population est passée de 20% à 6%⁵.

Malheureusement, l'Équateur n'est pas une exception. Presque tous les pays que les assassins financiers ont mis sous la « protection » de l'empire global ont connu un sort analogue⁶. La dette du tiers-monde est maintenant de deux billions et demi de dollars et sa gestion, en 2004, coûte environ trois cent soixante-quinze milliards par an, soit plus que les dépenses totales du tiers-monde en matière de santé et d'éducation, et vingt fois le montant reçu en aide étrangère par les pays en voie de développement. Plus de la moitié des habitants du globe survivent avec moins de deux dollars par jour, ce qui équivaut à peu près au montant qu'ils recevaient au début des années 70. Par ailleurs, un pour cent des foyers les plus riches du tiers-monde détiennent, selon les pays, 70% à 90% de toute la richesse financière privée et des propriétés foncières de leur nation⁷.

La Subaru ralentit en s'engageant dans les rues de la belle petite ville de Baños, célèbre pour sa station thermale, résultant de rivières volcaniques souterraines s'écoulant du mont Tungurahua, qui est très actif. Des enfants couraient le long de la voiture en nous envoyant la main et en nous offrant d'acheter de la gomme et des biscuits. Baños a toutefois rapidement disparu derrière nous. Le paysage spectaculaire a pris fin abruptement lorsque la Subaru a accéléré pour sortir de ce paradis et entrer dans un véritable enfer dantesque.

Un monstre gigantesque se dressait hors de la rivière, un énorme mur gris en béton qui était tout à fait incompatible avec le paysage. Évidemment, je n'aurais pas dû être surpris car je savais depuis

longtemps que je l'apercevais au détour. Je l'avais déjà vu plusieurs fois et l'avais admiré en tant que symbole de mes réalisations d'assassin financier. Ce jour-là, pourtant, il me donna la chair de poule.

Ce mur hideux et incongru qui obstrue le fleuve Pastaza est un barrage qui en détourne les eaux par d'énormes tunnels creusés dans la montagne et convertit l'énergie en électricité. C'est la centrale hydroélectrique d'Agoyan, de 156 mégawatts. Elle alimente les industries qui enrichissent une poignée de familles équatoriennes et elle fut à la source d'indicibles souffrances pour les fermiers et les indigènes qui vivent le long du fleuve. Elle est l'un des nombreux projets que j'ai contribué à développer, avec d'autres assassins financiers. C'est à cause de tels projets que l'Équateur est maintenant un membre de l'empire global, et que les Shuars et les Kichwas ainsi que leurs voisins menacent de faire la guerre à nos compagnies pétrolières.

L'Équateur est maintenant enlisé dans les dettes et doit consacrer une part anormale de son budget national à leur remboursement au lieu d'utiliser cet argent pour aider ses millions de citoyens qui sont officiellement classés comme dangereusement appauvris. Ce pays ne peut s'acquitter de ses obligations qu'en vendant ses forêts tropicales aux compagnies pétrolières. En effet, la principale raison de l'activité des assassins financiers en Équateur, c'est que la mer de pétrole enfouie sous la région de l'Amazonie équivaldrait à tous les gisements du Moyen-Orient⁸. L'empire global réclame son dû sous la forme de concessions pétrolières.

Ces demandes sont devenues particulièrement urgentes après le 11 septembre 2001, alors que Washington craignait un arrêt de l'approvisionnement en provenance du Moyen-Orient. En outre, le Venezuela, qui est notre troisième fournisseur pétrolier, venait d'élire un président populiste, Hugo Chávez, qui a adopté une position ferme à l'égard de l'impérialisme américain. Il a menacé d'interrompre les ventes de pétrole aux États-Unis. Les assassins financiers avaient échoué en Irak et au Venezuela, mais réussi en Équateur. Nous allions donc tenter d'en profiter au maximum.

L'Équateur est très représentatif des divers pays que les assassins financiers ont mis au pas sur le plan politico-économique. Pour chaque 100 \$ de pétrole issu des forêts équatoriennes, les compagnies

pétrolières reçoivent 75 \$. Des 25 \$ qui restent, les trois quarts doivent servir à rembourser la dette étrangère. Le reste couvre surtout les dépenses militaires ou autres, ce qui ne laisse qu'environ 2,50 \$ pour la santé, l'éducation et les programmes d'aide aux pauvres⁹. Ainsi, Pour chaque 100 \$ de pétrole tiré de l'Amazonie, moins de 3 \$ vont aux gens qui en ont le plus besoin, et dont la vie a été chambardée par les barrages, le forage et les pipelines, et qui meurent par manque de nourriture saine et d'eau potable.

Tous ces gens, c'est-à-dire des millions en Équateur et des milliards sur tout le globe, sont des terroristes en puissance. Non parce qu'ils croient au communisme ou à l'anarchie ou qu'ils sont foncièrement méchants, mais simplement parce qu'ils sont désespérés. En regardant ce barrage, je me demandai, tout comme je l'ai fait souvent en plusieurs endroits du monde, quand ces gens passeraient à l'action, comme les Américains l'ont fait contre l'Angleterre dans les années 1770 ou les Latino-Américains contre l'Espagne au début des années 1800.

La subtilité des moyens utilisés pour créer cet empire moderne ferait rougir de honte les centurions romains, les conquistadors espagnols et les puissances coloniales européennes des XVIII^e et XIX^e siècles. Les assassins financiers sont rusés ; ils ont su tirer des leçons de l'histoire. Aujourd'hui, on ne porte plus l'épée. On ne porte ni armure ni costume distinctif. Dans des pays comme l'Équateur, le Nigeria ou l'Indonésie, les saboteurs sont vêtus comme des enseignants ou des boutiquiers. À Washington et à Paris, ils se confondent avec les bureaucrates et les banquiers. Ils semblent de simples individus normaux. Ils visitent les sites des projets et se promènent dans les villages appauvris. Ils professent l'altruisme, discourant, pour les journaux locaux, de la merveilleuse œuvre humanitaire qu'ils accomplissent. Ils couvrent de leurs bilans et de leurs projections financières les tables rondes des comités gouvernementaux et ils donnent des conférences sur les miracles de la macroéconomie à l'École de commerce de Harvard. Ils travaillent à découvert. Ou, tout au moins, ils savent se faire accepter tels qu'ils se présentent. C'est ainsi que le système fonctionne. Ils commettent rarement des actes illégaux, car le système lui-même repose sur le subterfuge et est légitime par définition.

Cependant — et c'est là un sévère avertissement —, s'ils échouent, une espèce plus sinistre encore entre en scène, ceux que l'on appelle les chacals, qui sont les héritiers directs des empires de jadis. Ils sont toujours présents, tapis dans l'ombre. Quand ils en sortent, des chefs d'État sont renversés ou meurent dans des «accidents» violents¹⁰. Et si, par hasard, les chacals échouent, comme en Afghanistan ou en Irak, les vieux modèles ressurgissent. Quand les chacals échouent, de jeunes Américains sont envoyés au combat, pour tuer et pour mourir.

En dépassant le gros monstre de béton s'élevant de la rivière, j'étais très conscient d'avoir les vêtements trempés de sueur et les tripes contractées. Je me dirigeais vers la jungle afin d'y rencontrer des indigènes déterminés à se battre à mort pour arrêter cet empire que j'ai contribué à créer et j'étais en proie à la culpabilité.

Je me demandais comment le gentil petit campagnard du New Hampshire que j'avais été autrefois avait pu finir par exercer un si sale métier.